

Jean-Pierre Bertrand, Michel Biron, Benoît Denis, Rainier Grutman (dir.), *Histoire de la littérature belge (1830-2000)*, Paris, Fayard, 2003, 15,3 x 23,5, 672 p., ISBN 2-213-61709-0, € 40.¹

Ce n'est qu'un débat, continuons le boulot

On n'était pas habitués à un tel grabuge dans le milieu habituellement très réservé des lettres belges. En cause : une récente *Histoire de la littérature belge* publiée par Fayard, encensée par les uns, clouée par d'autres au pilori. Entre coups de gueule, voire coups de griffes, et argumentations, voici un rapide tour d'horizon des opinions exprimées, avant de redonner la parole aux auteurs du livre et à leur principal adversaire.

La première à rendre compte de l'ouvrage, le 17 octobre 2003, fut *La Libre Belgique*, sous la plume de Francis Matthys : « Si vous cherchez à vous faire des "amis" ou à soulever une tempête dans un verre d'eau, déclare celui-ci à l'entame de son article, écrivez une histoire des Lettres belges. Sitôt publiée, à coup sûr des langues fourchues vous reprocheront d'avoir parlé d'untel ou d'une telle (...) ou d'avoir passé sous silence tel ou telle autre qui se devait, évidemment, de figurer dans le panorama. » Et lui-même relève l'absence, dans l'index, d'une vingtaine de noms, pour déplorer personnellement que n'y figure pas celui d'Henri Vernes (il reviendra d'ailleurs sur cette déception dans la page qu'il consacra à cet auteur le 8 décembre, date du 50^e anniversaire de Bob Morane). Pour le reste, son papier est plutôt descriptif et présente en détail les différents chapitres du livre et ses principaux auteurs, étayant ses propos par de nombreuses citations. En conclusion, il juge cet ouvrage « indiscutablement apéritif ».

Deuxième à se mettre sur la ligne, *Le Vif/L'Express* présente sommairement le livre dans son édition du 31 octobre et en donne une appréciation mitigée : « Si l'intérêt de ces articles ne fait pas de doute et si la démarche se défend, les analyses de certaines œuvres ou de certains éléments peuvent apparaître pour le moins disproportionnées. »

Le premier vrai coup de boutoir sera donné par *Le Soir* du vendredi 7 novembre. Dans son nouveau supplément littéraire « Les livres du *Soir* », une photo donne le ton : on y voit Jacques De Decker et Michel Grodent poser dos à dos en position de bretteurs. Le premier est farouchement contre : « Une occasion manquée, qui déroute le profane, en fâchant l'initié » ; le second, résolument *pour* : « Le courant passe, on est électrisé, que demander de plus ? » A leurs côtés, Jean-Pierre Bertrand présente le projet dont il fut l'un des maîtres d'œuvre en répondant aux questions de Pascale Haubruge. Jacques De Decker renouvelle son attaque le vendredi suivant, mais cette fois dans les colonnes du *Monde des Livres*, avec un article intitulé : « Une singulière absence de pluriel. Une *Histoire de la littérature belge* qui trompe sur la marchandise ». L'auteur explicite longuement ses positions dans les pages qui suivent, nous n'y insisterons donc pas. Toujours dans *Le*

¹ Nous remercions *Le Carnet et Les Instants*, la revue bimestrielle de la Direction Générale de la Culture de la Communauté française de Belgique, de nous avoir autorisés à reproduire ici deux des quatre articles consacrés à cet ouvrage dans son dernier numéro (n° 131, 1^{er} février-31 mars 2004). Signalons par la même occasion que plusieurs romanistes de la K.U.Leuven ont participé à la réalisation de cette *Histoire de la littérature belge* : Jan Baetens, Roland Beyen, Lieven D'Hulst, Paul Dirckx, Rainier Grutman (codirecteur de l'ouvrage), Reinhilde Meylaerts, Lieven Tack, Stefanie Marzo, Rik Sauwen.

Soir, Vincent Engel repart à la charge, dans sa chronique du 19 novembre. Sans doute mal informé, il n'hésite pas à recourir à des arguments *ad hominem* pour dénier à Jacques Dubois toute compétence à parler de littérature belge contemporaine (ce qui n'était d'ailleurs pas son propos, dans l'article incriminé) : « A le lire, on constate que le choix était aussi inspiré que de confier le soin d'une fracture du tibia à un ophtalmologue. »

Entre-temps, *Vers l'avenir* avait lui aussi évoqué l'*Histoire* en question dans son édition du 8 novembre (*Samedi plus*). Dans son article, Alexandre Debatty se montre essentiellement descriptif, mais il épouse le point de vue du livre en montrant l'intérêt de chacune de ses composantes. La seule réserve qu'il exprime est relative à l'absence d'iconographie de cet épais volume, qui, selon lui, confère à la mise en page « une regrettable austérité ». Deux semaines plus tard (22 novembre), le même journal évoquera la polémique en cours à travers un billet d'humeur signé M. P., qui défend avec vigueur le livre de Jean-Pierre Bertrand et consorts : « Il y a quelque imbécillité, comme l'ont fait certains critiques et notamment l'un d'entre eux dans les colonnes du "prestigieux" *Monde des Livres*, à brocarder un ouvrage de l'ambition et de la qualité d'*Histoire de la Littérature belge* [...] au nom de ses manques ou trop-pleins. D'une part, la rédaction d'une histoire nationale, littéraire ou autre, ne peut faire l'économie de choix [...]. Et d'autre part, cette étude n'est pas un who's who des lettres belges. »

Il est vrai que la question des choix, plus ou moins justifiés, et corollairement celle des absents, pris dès lors comme emblèmes de la non-pertinence de certains de ces choix, est au cœur de toutes les critiques. Seul l'article de Joseph Duhamel dans *Le Carnet et les Instants* de décembre (n° 130) dépasse cette problématique. Soulignant les « saines audaces » dont les auteurs ont fait preuve dans la fixation de leurs dates-repères, même s'il y regrette pour l'exemple « l'absence totale » d'Hubert Juin, il fait porter l'essentiel de sa réflexion sur les problèmes de méthode soulevés par l'ouvrage : « la perspective historique, la volonté de montrer l'évolution d'une problématique, est imparfaitement respectée d'une contribution à l'autre. » Il y relève par ailleurs certaines incohérences conceptuelles : « Il n'est pas sûr que d'un chapitre à l'autre les mêmes mots recouvrent les mêmes concepts ; la taille des chapitres étant limitée, certaines affirmations critiques lapidaires, sans référence aux postulats qui les sous-tendent, rendent perplexes. »

Comment cette *Histoire* belge a-t-elle été reçue en France ? A vrai dire, elle semble n'y avoir eu que très peu d'échos encore. Hormis *Le Monde*, mais avec un point de vue exprimé à partir de la Belgique, et *Le Point* du 24 octobre, où Marie-Françoise Leclère, en introduction d'un descriptif très sommaire, parle du « beau défi » relevé par les quatre directeurs de ce « passionnant ouvrage », la presse hexagonale, à notre connaissance, a jusqu'à présent complètement passé la publication sous silence. On en trouve par contre des références sur la toile. Le site sitarmag.com en fait un compte rendu détaillé, dû à J. P. Longre, enseignant à l'Université Lyon 3. Celui-ci se montre très enthousiaste devant cet « ensemble qui s'avère indispensable », même si lui aussi souligne que « certains points ne sont pas assez développés », en pensant en particulier au surréalisme et à ses descendants et au « jeune théâtre d'aujourd'hui ». Enfin, nous avons trouvé l'amorce d'un forum de discussion à propos du livre sur le site : zazieweb.fr – la communauté des e-lecteurs qui, à la date des 12 et 18 décembre, reprenait les arguments de la polémique en cours. Mais le Réseau a aussi ses ramifications locales : l'initiatrice du débat, qui signe Ireneq, précise que quelques-uns des auteurs « ont été (s)es professeurs à l'Université de Liège ». Difficile d'échapper aux familles...

Enfin, nos lecteurs auront vu que, dans l'éditorial qui ouvre ce numéro, Jean-Luc Outers les invite à proposer leurs propres dates-repères. L'histoire, en effet, est une invention collective. Il n'est pas étonnant dès lors que, dans cette collectivité, se manifestent des divergences d'intérêts.

Carmelo Virone

Quelle histoire littéraire ?

Après vingt-cinq ans de purgatoire, l'histoire littéraire est de retour. Elle ne revient pas telle quelle, avec ses méthodes quantitatives et ses postulats positivistes, ses cortèges d'écrivains, ses catalogues d'œuvres, ses palmarès et ses périodisations. Le structuralisme qui l'a mise entre parenthèses a eu au moins ce mérite : il a permis aux historiens de la littérature de s'ouvrir à d'autres disciplines – notamment l'histoire culturelle et la sociologie – en sorte de proposer aujourd'hui une refonte complète de la réflexion sur la littérature dans l'histoire et sur l'histoire dans la littérature. La mutation est de taille : penser la littérature comme objet d'historisation propre, vaguement déterminé par des impulsions créatrices (le génie d'Untel) ou de grandes secousses socio-politiques (les révolutions, les guerres), relève de la pure chimère. Désormais, il est acquis que la littérature n'a pas une histoire séparée de celle des autres activités humaines. Acquis également qu'elle ne se limite pas à absorber ou à rejeter les événements qui jalonnent l'histoire, selon la vieille et commune théorie du reflet. La conception actuelle de l'histoire littéraire est tout autre : pour elle, la littérature, en tant que discours, participe parmi d'autres pratiques (et pas seulement expressives ou artistiques) à notre construction du passé. Au lieu de simplement la réduire à une sorte de sismographe événementiel, il revient à l'historien de montrer en quoi elle agit sur les représentations qu'elle brasse, qu'elle transforme et qu'elle déforme. L'histoire de la littérature se confond dès lors avec l'histoire littéraire en ceci qu'elle ne se donne pas elle seule pour objet, mais qu'elle est sous-tendue par ce qui la constitue et qu'elle est appelée à penser, du moins à exprimer et à construire : l'histoire, le monde, le réel.

Une histoire littéraire porte donc toujours sur autre chose qu'elle-même. En l'occurrence, sur la Belgique. Pourquoi, dès lors, intituler une telle entreprise *Histoire de la littérature belge*, laquelle aurait sans doute pu trouver meilleur titre dans « Histoire littéraire de la Belgique » ou encore « Histoire de la Belgique littéraire » ? La volonté de faire simple n'a en rien infléchi notre manière de penser l'objet dans la multiplicité de ses déterminations. C'est presque par antiphrase que nous avons opté pour « littérature belge », au singulier, en sorte de faire valoir la complexité de son statut et de son histoire. Par stratégie de pensée, ce titre appelle donc à être dépassé et déconstruit, ce que ne manquent pas de faire ni la page de faux-titre qui précise qu'il s'agit de littérature « francophone » – qui en douterait, d'ailleurs ? – ni surtout les quarante-huit chapitres. Les attentes positivistes s'en trouvent quelque peu bousculées, tant mieux : la recherche peut se donner d'autres objectifs que de fournir de confortables synthèses, dont les conclusions sont d'ailleurs connues d'avance.

L'histoire que nous proposons de la Belgique littéraire est donc à la fois trouée et tissée. Trouée, parce qu'elle procède par événements isolés, tantôt attendus tantôt latéraux, mais toujours significatifs d'une problématique qui déborde l'anecdote (une date, un fait, sa ou ses significations, tel est le principe unificateur du volume). Tissée, parce

que le maillage des dates repères, qui engage une lecture participative, fait en sorte que l'histoire littéraire de ce pays sans nation apparaît dans son patchwork constitutif et donne ainsi à comprendre, entre autres, les raisons de la difficile question de l'identité que les écrivains ne sont pas les seuls à ressentir mais qu'ils ont particulièrement contribué à soulever. Au terme de ce parcours, qui n'est pas que linéaire (ainsi que la critique l'a apprécié : de nos jours, on aime papillonner), on voit mieux, en somme, les quelques scénarios qui ont mobilisé l'histoire de la littérature belge depuis 1830 : il y a la question de la langue, bien sûr, en ce qu'elle relance constamment la problématique identitaire qu'elle sous-tend ; il y a aussi les rapports, de haine ou d'allégeance, à la littérature française et par-delà à la culture hexagonale ; il y a encore toutes ces productions typiquement belges qui, du fantastique à la BD en passant par la chanson, compensent un sentiment d'insécurité culturelle et linguistique diffus mais bien réel. Bref, ce livre, dans la pluralité de sa conception, soulève (plus qu'il n'entend résoudre) des questions que la littérature, de près ou de loin, a prises en charge et qui relèvent aussi d'une anthropologie sociale : au total, ce sont nos mythologies que revisite chaque entrée. Qu'une telle histoire présente donc des « trous », rien n'est plus normal : l'essentiel n'est pas de faire œuvre d'exhaustivité (autre grande illusion positiviste), mais de proposer une et même des lectures de l'histoire, d'engager surtout le lecteur dans une dynamique de construction critique de l'histoire littéraire belge.

De là l'importance, pour nous capitale, d'un déplacement des points de vue. A la tête du projet, deux Wallons, un Flamand et un Québécois, tous spécialistes de la littérature française et des problématiques de la francophonie, et inspirés par la question très staélienne de la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales. A la réalisation, une cinquantaine de collaborateurs, wallons, bruxellois, flamands, français, espagnol, canadiens, zairois, dont beaucoup ont traité de sujets qui sortaient de leur spécialité. Autre type de déplacement : nous avons aussi eu le souci d'inscrire l'activité littéraire dans la dimension plus large des pratiques esthétiques et culturelles ; d'où les rapports ponctuels établis avec la peinture, la musique et la chanson, voire le cinéma auquel est consacrée la dernière entrée de l'ouvrage. Si le rapport à la France se trouve largement représenté dans les pages de cette *Histoire de la littérature belge*, celle-ci contient aussi plusieurs perspectives nouvelles : internationalisation des lettres belges de langue française ; ouvertures sur la littérature flamande qui, pour la première fois, ne se limitent pas à une simple juxtaposition ; regards sur la littérature coloniale et même post-coloniale du Congo-Zaïre ; question des littératures de l'immigration ou des femmes.

Ainsi, la question, posée dès les premières lignes du volume, de savoir si une histoire de la littérature belge est possible trouve des réponses aussi variées qu'originales dans les nombreuses pistes que propose chaque article. Provisoires également, puisque, on l'aura compris, cette histoire, pas plus qu'une autre, ne se veut définitive. Cela d'autant moins qu'elle autorise une grande diversité de parcours de lecture : au gré de ses intérêts, de ses connaissances ou de ses curiosités, le lecteur pourra construire son propre parcours. Tout en conservant la rigueur et la précision de celles qui l'ont précédée, cette *Histoire de la littérature belge* cherche à concilier l'art du récit et le plaisir de l'essai. Au final, les relations établies entre les contributions assurent la cohérence de l'ensemble sans réduire la diversité d'approches et de points de vue qu'il propose. Nous espérons que le lecteur y trouvera et son bonheur et l'occasion d'exercer son regard critique.

Jean-Pierre Bertrand, Michel Biron, Benoît Denis, Rainier Grutman